



Adresse postale : Hôtel Municipal, 7 rue du Major Martin 69001 LYON

Courriel : cil.cpi@yahoo.com

Site Internet : <http://associationcpi.e-monsite.com>

Compte X (ex-Twitter) : <https://x.com/Comitepresquile>

REVUE DE PRESSE

13 septembre 2026

Chers amis du CIL Centre Presqu'île,

Voici comme chaque semaine la revue de presse du CIL-CPI, dont nous vous rappelons qu'elle ne peut être envoyée qu'aux membres à jour de leur cotisation en 2026. Toute autre diffusion est interdite.

N'hésitez pas à réagir par mail à celui par lequel vous avez reçu cette revue de presse, nous serons heureux de prendre en compte vos avis et suggestions qui pourront orienter nos actions auprès des pouvoirs publics.

52 revues de presse ont été réalisées en 2025, à partir des versions numériques des 7 médias suivants :



Crédit mutuel via groupe EBRA



Rosebud SARL



Espace Group



Dirigeants du Groupe Bolloré



Groupe Publihebdos
filiale SIPA Ouest France



Christian Latouche
FIDUCIAL



Indépendant



Xavier Niel – Matthieu Pigasse



Place Jacobins. Malgré un léger recul ce dernier semestre, le carré d'or lyonnais reste la vitrine du prestige avec une hausse annuelle de +3,98 % © Anna Testagrossa

Immobilier : Que vaut (encore) la Presqu'île ?

• 11 septembre 2026 À 19:30 par Eloi Thiboud

Longtemps considéré comme la valeur sûre de l'immobilier lyonnais, le marché immobilier de la Presqu'île s'est retourné : les acheteurs se montrent plus prudents, les vendeurs baissent leurs prix et les enjeux de rénovation liés au bâti ancien redessinent les règles du jeu. Analyse.

Entre Rhône et Saône, le marché de la Presqu'île de Lyon navigue en eaux troubles. Ballotté par le yoyo des prix, les restrictions de circulation mises en place par la municipalité et les contraintes énergétiques qui pèsent sur un parc immobilier ancien, ce territoire classé au patrimoine mondial de l'Unesco, des Pentes du 1er arrondissement jusqu'à la Confluence, cherche un nouveau souffle. La question revient alors comme un mantra dans la bouche des vendeurs et investisseurs : l'hypercentre lyonnais, vitrine de la troisième commune de France, a-t-il conservé son pouvoir d'attraction ou est-il en train de perdre de sa superbe ?

Prix et évolution du marché immobilier de la Presqu'île

QUARTIER	Prix/m²	Évolution sur 6 mois	Évolution sur 1 an	Évolution sur 2 ans	Évolution sur 5 ans
1^{er} arrondissement	4 911	-1,48 %	0,74 %	-4,53 %	-14,59 %
Terreaux - Bât-d'Argent	5 079	2,65 %	6,93 %	-1,32 %	-15,07 %
Griffon - Royale	4 903	0,29 %	-1,57 %	-8,41 %	-11,34 %
Mairie-Martinière	4 985	3,44 %	3,44 %	-4,13 %	-18,55 %
2^e arrondissement	5 067	1,34 %	-1,73 %	-6,03 %	-18,41 %
Cordeliers - Jacobins	5 359	-3,32 %	3,98 %	-7,33 %	-19,78 %
Bellecour - Hôtel-Dieu	5 068	1,91 %	-13,12 %	-13,90 %	-26,01 %
Vaubecour-Mairie / Ampère-Ainay	4 824	1,73 %	-5,69 %	-10,67 %	-24,15 %
Carnot - Gaillon	4 800	-4,84 %	-6,90 %	-11,93 %	-23,69 %
Perrache - Charlemagne	5 208	1,42 %	5,38 %	1,62 %	-5,48 %

Les rues les plus chères de la Presqu'île

	Prix moyen au m²
Rue Gasparin	6 470 € / m²
Rue Childebert	6 350 € / m²
Quai Saint-Antoine	6 230 € / m²
Passage de l'Argue	6 200 € / m²
Rue du Président-Édouard-Herriot	6 180 € / m²

Les rues les moins chères de la Presqu'île

	Prix moyen au m²
Rue Ravat	4 610 € / m²
Rue Quivogne	4 720 € / m²
Rue Gilibert	4 750 € / m²
Quai Perrache	4 810 € / m²
Rue Delandine	4 830 € / m²

Après une correction de l'ordre de -8 à -11 % entre 2021 et 2024, les prix se sont désormais stabilisés. À l'échelle de Lyon, le coût moyen s'établit aujourd'hui autour de 4 500 euros le mètre carré. La Presqu'île se distingue par des niveaux de prix plus élevés, avec un prix médian d'environ 5 000 euros le mètre carré, porté par la rareté structurelle de son offre. Un niveau stable depuis près d'un an qui reste toutefois loin des sommets atteints au sortir de la crise sanitaire, lorsque le prix médian dépassait les 6 000 euros le mètre carré dans l'hypercentre, avec des pics à 10 000 euros le mètre carré pour les biens les plus prestigieux.

Sur le terrain, cette stabilisation est donc loin d'être vécue comme un retour à la normale. Pour les professionnels, elle ressemble davantage à un marché grippé qu'à une véritable reprise. *“On travaille énormément. On fait des visites, beaucoup de visites... signe que la demande est là, mais avant de signer un compromis, c'est très long”*, témoigne Tony Balsamo, de l'agence Onil Immobilier, dans le 1er arrondissement. De fait, malgré le cachet de ses immeubles, la Presqu'île n'échappe pas au ralentissement qui touche l'ensemble du marché lyonnais.

Les derniers chiffres publiés par les notaires du Rhône, en juin 2026, le montrent : dans le 1er arrondissement, le prix médian atteint désormais 4 911 euros le mètre carré, en recul de -1,48 % sur les six derniers mois et de près de -15 % sur cinq ans. Le 2e arrondissement résiste un peu mieux : malgré une légère hausse de +1,34 % au cours du dernier semestre, portant le prix médian à 5 067 euros le mètre carré, il affiche tout de même une baisse de -18 % par rapport à son niveau d'il y a cinq ans.

Des acquéreurs qui doutent

Problème, la fin de la baisse des prix n'a pas suffi à relancer pleinement les transactions. Côté acquéreurs, un changement plus profond s'est opéré : *“Pour la première fois depuis longtemps, la barre symbolique des prix semble avoir heurté un plafond psychologique. Avec les incertitudes internationales, mais aussi le contexte économique français, beaucoup ont du mal à se projeter.”* Amaury de Loriol, président de César & Brutus, décrit lui aussi un *“marché en accordéon”*, où les tensions géopolitiques, les incertitudes économiques ou encore les épisodes climatiques peuvent rapidement influencer le moral des acquéreurs [lire encadré page 64].

À cela s'ajoutent les difficultés de financement, malgré la baisse progressive des taux de crédit ces derniers mois. Résultat : plusieurs agences implantées dans l'hypercentre constatent la disparition d'environ un acheteur sur cinq par rapport à il y a un an. Certains font aussi état d'un changement dans le portrait-robot de l'acquéreur type en Presqu'île qui, bien que toujours CSP+, est toutefois marqué par un vieillissement des profils et la faible demande des jeunes familles. *“Si on caricature : on est passé du couple d'actifs avec enfants primoaccédant, aux couples de retraités ou quasi retraités secundo accédant, avec des enfants qui finissent leurs études. Il y a aussi moins d'internationaux qu'en 2019”*, résume un agent Orpi.

Des ventes en berne

Sans surprise côté vendeur, la situation peut vite devenir compliquée sans acquéreurs. Certains doivent même accepter des écarts importants entre leur prix d'achat et la valeur actuelle du marché. *“Un de mes clients a acheté un T2 dans le bas des Pentes. Entre le prix d'achat, les frais de notaire et les travaux, il en a eu pour 430 000 euros. Deux ans plus tard, il n'arrive pas à le vendre à 330 000 euros”*, témoigne un mandataire CapiFrance. Le gérant d'Onil Immobilier cite un exemple encore plus révélateur : *“J'ai vendu en 2010 un appartement de 200 m² à une famille pour 695 000 euros en bas des Pentes. Ils ont fait 300 000 euros de travaux. Dix-sept ans après, je l'ai revendu 720 000 euros. Ils m'ont remercié pour ces belles années quand même.”*

Dans le détail, tous les biens ne sont toutefois pas touchés de la même manière. Les grands appartements familiaux (T4 et T5) sont ceux qui restent le plus longtemps sur le marché, les familles se montrant plus prudentes dans leurs projets immobiliers. À l'inverse, les T2 et T3 trouvent plus facilement preneurs, notamment auprès des jeunes actifs ou des seniors. Les petites surfaces (T1/studio), longtemps recherchées par les investisseurs, rencontrent davantage de difficultés en raison d'une rentabilité locative devenue moins attractive, plongeant sous les 3 %, dans le contexte de l'encadrement des loyers et des obligations de rénovation pour louer, les DPE G et G+ étant déjà interdits à la location.

Un marché qui demeure attractif

Malgré ce contexte, les professionnels refusent de parler d'un déclassement de la Presqu'île. Pour eux, le marché n'a surtout plus le même fonctionnement. La directrice d'une agence de la place Bellecour analyse la situation avec pragmatisme : *“La demande est repartie, mais elle a complètement changé de rythme. On n'est plus dans un marché où tout se vendait en quelques jours. Aujourd'hui, il faut convaincre, expliquer, négocier. Et finalement, je trouve que c'est plutôt sain, d'autant que le prestige de la Presqu'île ne s'est pas évaporé,*

malgré tout ce que l'on entend.” Un constat partagé : “Dans les quartiers historiques, on reste sur une clientèle patrimoniale qui ne cherche pas à faire de plus-value immédiate, qui pense sur le temps long. Le côté j'achète, je retape, je revends, ça ne marche plus. Et puis, les acheteurs apprécient toujours le charme de l'ancien, les moulures, les belles hauteurs sous plafond, les cheminées en marbre, les immeubles de caractère. C'est intemporel”, explique-t-on du côté de l'agence Barnes, spécialisée dans l'immobilier de prestige.

Pour beaucoup, la principale évolution tient peut-être moins à une perte d'attractivité qu'à une fragmentation croissante du marché. La Presqu'île fonctionne désormais comme une mosaïque de micro-marchés, où deux appartements situés à quelques centaines de mètres peuvent connaître des trajectoires de prix très différentes. “L'acheteur de 2026 ne raisonne plus par quartier, mais par rue, voire par côté de rue. Il regarde l'orientation, le bruit, le voisinage immédiat ou encore la qualité de la copropriété”, poursuivent les professionnels qui pointent les orientations prises lors du premier mandat de Grégory Doucet, notamment la piétonnisation, la réduction de la place donnée aux voitures et les désagréments liés aux travaux sur la voirie. “Parfois, c'est vrai que l'on ne reconnaît plus notre Presqu'île.”

"Il n'y a rien qui va" : Grégory Doucet prêt à aller au tribunal pour sauver le centre de Lyon du retour des voitures

Engagé dans un bras de fer avec la nouvelle présidente de la Métropole Véronique Sarselli, le maire écologiste de Lyon veut défendre à tout prix sa Zone à trafic limité.



Le maire de Lyon Grégory Doucet à l'hôtel de ville. (©MATTHIEU DELATY/ Hans Lycas/ AFP)

Par [Nicolas Zaugra](#) Publié le 11 sept. 2026 à 11h44 ; mis à jour le 11 sept. 2026 à 11h56

Les voitures vont-elles revenir plus nombreuses dans le centre de [Lyon](#) avec la victoire de [Véronique Sarselli](#) (LR) à la tête de la Métropole ? Le maire écologiste de Lyon, [Grégory Doucet](#), compte bien s'opposer de toutes les manières à la réouverture de rues et au détricotage de la [Zone à trafic limité](#) mise en place depuis 2025 sur la Presqu'île de Lyon.

Lors d'un échange avec la presse, le maire n'a pas écarté l'idée d'aller jusqu'en justice pour contester les décisions de la nouvelle présidente de la Métropole. Elle assume le retour de voitures dans certains secteurs mais tarde à trancher des décisions définitives malgré ses promesses de campagne.

« Il n'y a rien qui va », « décision inacceptable »

Déjà cet été, à l'annonce de l'assouplissement de la ZTL par la Métropole, Grégory Doucet dénonçait la décision de la nouvelle présidente de la Métropole. « Il n'y a rien qui va », « décision inacceptable », disait-il en évoquant notamment la réouverture aux voitures de la rue Grenette qui coupe la Presqu'île en deux et qui est devenue une voie de bus partagée avec les vélos.

La mairie a aussi lancé une consultation qui montre que 70% des répondants ne veulent pas du retour de la voiture dans cette rue. « On a fait une consultation et elle va à l'encontre de ce que la Métropole veut faire, il n'y a pas un enthousiasme dingue au retour de la voiture », a lancé lundi Grégory Doucet face aux journalistes du Club de la presse de Lyon.

Clairement, les Lyonnais ne veulent pas de retour en arrière.

Grégory Doucet, maire de Lyon

« Le retour de la voiture, c'est un renoncement aux bénéfices acquis en termes sanitaires et en termes de sécurité routière. Je veux bien être dans la construction et le dialogue avec la Métropole mais quand les intérêts de la santé sont malmenés, je saurai me montrer combatif », a prévenu le maire à l'encontre de Véronique Sarselli. Quelques minutes auparavant, il accusait l'élue de faire « le choix de la déconstruction, de l'opposition à ce qui a été fait au mandat précédent ».



La Métropole de Lyon veut réduire les contraintes dans la Zone à trafic limité. (©Nicolas Zaugra/ actu Lyon)

À lire aussi

- [La Métropole de Lyon met fin à la Zone à trafic limité de Grégory Doucet et annonce de nouvelles règles plus souples](#)

Aller au tribunal contre la Métropole ? Un scénario possible

Interrogé sur ses marges de manœuvre, le maire de Lyon n'a exclu aucun scénario, que ce soit celui du référendum municipal « qui fait partie des outils » ou de la saisie du tribunal administratif pour mettre la pression sur la Métropole.

« Je ne peux pas encore dire quel texte de loi (par exemple du Code de la santé publique, NDLR) nous utiliserons ou si nous ferons une votation. Mais il y a un conflit de légitimité qui a besoin d'être tranché », a posé Grégory Doucet.

Dans une [interview à actu Lyon](#) accordée début septembre, Véronique Sarselli a assumé sa volonté de [rouvrir la ZTL aux voitures tout en reportant sa mise en œuvre plutôt à l'automne](#) au lieu de cette rentrée. « Pour la rue Grenette comme pour l'ensemble du plan de circulation, j'espère une mise en œuvre dans le courant de l'automne, une fois que nous aurons le scénario le plus abouti et le plus équilibré pour tout le monde », disait-elle.

Grégory Doucet n'exclut rien pour empêcher la réouverture de la Presqu'île aux voitures

Plusieurs fois, contre l'avis du maire écologiste de Lyon, Véronique Sarselli, la présidente LR de la Métropole, a confirmé sa volonté de rouvrir la rue Grenette et plus largement la Presqu'île aux voitures pour la rentrée. Si la chose semble être repoussée, Grégory Doucet, non compétent en la matière, n'entend pas rester les bras croisés.

Assouplissement de la zone à trafic limité en Presqu'île, réouverture de la rue Grenette à la circulation automobile... Cela faisait partie des promesses de campagne de la nouvelle présidente de la Métropole, Véronique Sarselli (LR), compétente en matière d'aménagement de la voirie, partout sur le territoire métropolitain, y compris Lyon.

Depuis mars, et son arrivée à

la tête de la collectivité, ces propositions sont sur la table. Et plusieurs fois déjà, elle a confirmé sa volonté.

Objectif : faciliter l'accès à la ville centre depuis l'ouest lyonnais, simplifier la traversée de la Presqu'île et accéder à la demande d'une partie des commerçants soutenus par l'association des Défenseurs de Lyon qui milite contre « la fermeture de Lyon ».

Levée de boucliers

La chose devait être effective à la rentrée de septembre. Si elle semble être repoussée, le temps de mener à bien les études, elle reste d'actualité malgré la levée de boucliers. Une pétition, lancée cet été, et un collectif ZTL pour tous ont vu le jour pour rappeler que « la piétonnisation améliore la qualité de vie et con-

tribue à renforcer l'attractivité commerciale des centres-villes ». De son côté, la mairie a lancé une consultation citoyenne : plus de 70 % des répondants se sont notamment exprimés en faveur du maintien de la rue Grenette sans circulation automobile. Quant au maire écologiste, confronté à la réalité des prérogatives de chacun, il n'a eu de cesse de marquer son opposition. « Il n'y a rien qui va dans cette décision. Elle est inacceptable, contre l'intérêt des Lyonnais et des Grands Lyonnais et défavorable à la prospérité du territoire. Il n'y a eu ni diagnostic, ni discussion. On ne peut pas faire les choses dans la précipitation », disait-il cet été.

« Clairement, les Lyonnais ne veulent pas de retour en arrière », insistait, il y a quelques jours, le maire écologiste de

Lyon, Grégory Doucet, devant des journalistes réunis par le club de la presse. Et d'ajouter : « Le retour de la voiture en centre-ville, c'est un renoncement aux bénéfices acquis en termes sanitaires et en termes de sécurité routière. Je veux bien être dans la construction et le dialogue avec la Métropole mais quand les intérêts de la santé sont malmenés, je saurai me montrer combatif. » Interrogé sur l'arsenal juridique à utiliser, l'écologiste ne se ferme aucune porte. Pourrait-il engager un recours devant le tribunal administratif pour contrer la décision de la Métropole ou lancer un référendum local ? « Je ne peux pas encore dire quel texte de loi nous utiliserons ou si nous ferons une votation. Mais il y a un conflit de légitimité qui a besoin d'être tranché. »

● T. V.

Piétonniser la rue de Condé pour les enfants ? Le maire, Pierre Oliver, se dit « défavorable »

Expédié en moins d'une heure, le conseil municipal de rentrée du 2^e arrondissement est revenu sur un serpent de mer : la piétonnisation de la rue de Condé. Demandée par l'opposition écologiste, le maire (LR) Pierre Oliver s'y est opposé, lui qui est aussi – depuis quelques mois – en charge de la voirie à la Métropole.

Double casquette, double responsabilité. Nommé vice-président à la voirie par Véronique Sarselli, présidente LR de la Métropole, le maire du 2^e arrondissement Pierre Oliver a entre ses mains l'un des principaux sujets de préoccupation des habitants de la Presqu'île : les mobilités.

Lors du conseil d'arrondissement pour le moins tranquille, ce mardi 8 septembre, l'édile a

été interpellé par son opposition écologiste, forte de deux élus : Caroline Ortiger-Martin et Valentin Lungenstrass. Le sujet : la piétonnisation toute ou partielle de la rue de Condé, réclamée notamment par des parents d'élèves depuis plusieurs années.

« Pas la bonne solution »

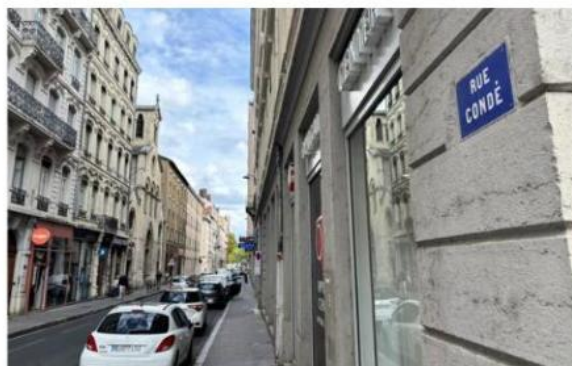
Située entre la place Carnot et les berges du Rhône, la rue compte trois écoles et une crèche. « Il y a une vraie réponse qui est attendue par les parents », expose Caroline Ortiger-Martin, questionnant aussi l'élusur sa vision « plus globale » de la piétonnisation du 2^e. Pour Pierre Oliver, qui s'amuse de ne pas être l'un des plus grands adeptes de la piétonnisation, la fer-

meture à la circulation de la rue de Condé « ne paraît pas être la bonne solution ».

« Sans forcément aller sur une piétonnisation complète, il faut réfléchir au réaménagement des sens de circulation. Je vous invite à engager ce travail », lui a rétorqué Valentin Lungenstrass.

Une réflexion prochaine sur le secteur

Pour le maire LR, « la piétonnisation n'est pas optimum pour les élèves des écoles » et a donc assuré être « défavorable » : « C'est aussi par cette rue qu'on évacue la circulation d'Ainay ». Validant le principe d'une « réflexion à avoir », il faudrait, selon lui, l'avoir « sur l'ensemble du secteur », en particulier sur les sens de circulation, tout en prenant compte « des contraintes de l'hypercentre ».



La rue de Condé dans le 2^e arrondissement, entre les berges du Rhône et la place Carnot. Photo Hugo Francès

Rappelant avoir maintenu piétonne la rue Louise, dans le 3^e, en mai dernier, Pierre Oliver s'est fendu d'un léger trait d'humour – à peine voilé – à l'endroit de ses opposants : « C'est une

forme de pragmatisme qui marque une rupture avec le précédent mandat ». De quoi leur faire esquisser un sourire... Du bout des lèvres.

● H.F.

La place Bellecour va se transformer en village vélo tout le week-end, une grande parade prévue à Lyon

Le Cargo Bike Festival revient à Lyon le week-end des 19 et 20 septembre 2026 : la place Bellecour sera transformée pour l'occasion et une grande parade est prévue dans les rues.



Le Cargo Bike Festival revient à Lyon le week-end des 19 et 20 septembre 2026 sur la place Bellecour. (©Cargo Bike Festival)

Par [Théo Zuili](#) Publié le 13 sept. 2026 à 7h14

La place du Roi-Soleil mettra la petite reine à l'honneur le temps d'un week-end. Le **Cargo Bike Festival** transformera la [place Bellecour](#) en village vélo samedi 19 et dimanche 20 septembre 2026.

Une **grande parade cycliste** investira les rues de [Lyon](#). Voici ce qui est prévu.

« Un grand terrain de découverte »

Ouvert au public **de 10h à 18h**, un village de tentes et d'installations diverses animera le centre de Lyon. De quoi rencontrer de « nombreuses marques de vélos cargo qui se déplacent de toute l'Europe pour l'occasion », à tester gratuitement sur un parcours monté pour l'occasion.

Ce « grand terrain de découverte autour du vélo et de la marche » s'inscrit dans le cadre de la « Fête du vélo et de la marche » organisée par la mairie de Lyon.

« Vélo-école, défense des piétons et des cyclistes, mécanique, voyage à vélo, **lutte contre le vol, conseils pour circuler en ville** : ce sera l'occasion de découvrir les nombreuses initiatives existantes et, pourquoi pas, de rejoindre une association », résume la municipalité.

Des vélos pas chers et une grande parade

L'occasion aussi de profiter de **bons plans** pour ceux qui souhaiteraient s'équiper pour la rentrée. Dans le cadre du festival, il sera possible de participer à une « grande bourse aux vélos » permettant de « trouver un vélo d'occasion ou reconditionné à un prix accessible » ou de vendre le sien sans prise de tête.

Des centaines de modèles de vélos de tous types seront proposés « pour tous les usages et tous les budgets ».

Dimanche après-midi, « une **vélo-parade** festive » sera organisée pour tous les publics dans les rues de Lyon. « Pas besoin d'être un cycliste aguerri. La parade est ouverte à toutes et tous, dans une ambiance conviviale et joyeuse. » Seule condition pour participer : venir avec son propre vélo.

Le rendez-vous sans inscription sera donné à 14h30 sous l'arche installée spécialement sur la place Bellecour. « Une collation sera offerte aux participants à l'arrivée », prévue à 16h.

Le Progrès – 10 septembre

Apprentissage et accompagnement à l'Atelier du 5 place d'Ainay

Avec Alexandre Lagneau, illustrateur et graphiste depuis 1996, le dessin, la peinture, le graphisme, l'illustration, la bande dessinée, le volume, la gravure et l'animation super 8 sont les disciplines artistiques qu'il propose à l'Atelier Esprit 5.

De manière ludique pour les enfants, en accompagnant les adultes ou en ouvrant son local avec matériel sur place, Alexandre Lagneau entend permettre la création et son suivi, via ses 30 années d'expérience.

Si le matériel est fourni, les inscriptions/réservations sont à faire au 06.20.31.38.18.

Site: alexandre.lagneau.ultra-book.com



L'apprentissage artistique, une passion pour Alexandre Lagneau Photo Michel Nielly



Exposition : Nils Vandevenne, dialogue entre bois et peinture

- 10 septembre 2026 À 13:30
- par Martine Pullara

Après *Best Regards* présenté en 2024, la galerie Houg invite à nouveau l'artiste Nils Vandevenne.

Avec *Désert*, un ensemble inédit de peintures inscrit dans un travail de figuration sensible qu'il mène inspiré par les artistes américains tels Mark Rothko pour la première exposition et Philip Guston pour la seconde, il s'inspire également de certaines formes issues de la bande dessinée comme de l'imaginaire graphique contemporain.

S'il poursuit toujours sa recherche entamée avec le bois dont il faisait émerger dans *Best Regards* des formes de sculptures magnifiées par le noir et le brillant en retirant de la matière pour révéler les différentes strates qui le composent et se confronter à la mémoire de la matière, il a souhaité réintroduire ici le geste pictural tout en conservant le bois comme un support où il creuse des sillons venant dialoguer avec des couches picturales.

Il joue par ailleurs dans certaines œuvres du contraste entre la tonalité blonde du bois brut et des aplats de couleurs vives, évoquant une forme de désert intérieur, créant avec une totale liberté des narrations énigmatiques et introspectives.

Désert - Nils Vandevenne - Du 10 septembre au 23 octobre à la galerie Houg (11 bis rue Jarente) – galeriehoug.com

Trois pierres un pot de peinture et un pinceau 2026



Molière et ses masques © Michel Poussier

Molière masqué et démasqué aux Célestins

• 12 septembre 2026 À 11:37 par Caïn Marchenoir

Le premier spectacle de la rentrée théâtrale aux Célestins sera consacré à la vie et l'œuvre de LA référence incontournable du théâtre comique français, Jean-Baptiste Poquelin dit Molière.

Ce n'est pas forcément l'élément le plus connu de la vie de Molière mais il est attesté qu'il séjourna à Lyon durant plusieurs années.

Selon l'historien Georges Forestier, Lyon est même la ville de province où il a le plus résidé entre 1646 et 1658. Ce fut un point de chute quand il ne sillonnait pas les provinces françaises à la recherche d'un protecteur, de lieux où jouer et de publics à conquérir.

Et si l'on associe souvent Molière à Paris, où il connut la gloire auprès de Louis XIV, les années de province n'en furent pas moins déterminantes dans sa formation.

D'ailleurs, c'est à Lyon que Molière créa sa première pièce en cinq actes : *L'Étourdi ou les Contretemps*, probablement en 1655. La comédie aurait été représentée pour la première fois rue du Bœuf, dans l'actuel hôtel de la Tour Rose. Une étape importante : jusqu'alors les comédiens de province proposaient des pièces déjà connues ou de courtes farces destinées

à compléter les représentations. Avec *L'Étourdi*, le génie de Molière s'affirme, il ose écrire une grande comédie en cinq actes pour sa troupe.

“Biographie-farce”

Autant d'éléments biographiques que l'on retrouvera sans doute dans le spectacle de Simon Falguières (metteur en scène établi, avec sa compagnie Le K, dans un moulin de Normandie), *Molière et ses masques*.

Le pari de cette pièce musicale – allégrement tenu si l'on en croit la critique enthousiaste – est en effet de parcourir la vie du dramaturge en 1 heure et 20 minutes, tout en faisant résonner quelques répliques célèbres de ses œuvres comiques. Il s'agit d'un biopic théâtral, ou plutôt d'une “*biographie-farce*”, pour reprendre les mots de Fabienne Pascaud (critique dramatique de *Télérama*).

Suivant un rythme effréné, trois actrices et trois acteurs incarnent une multitude de rôles. Il y a bien sûr Poquelin (joué par une jeune femme, Anne Duverneuil) – que l'on suit de sa naissance en 1622 à sa mort en 1673 – mais aussi Madeleine Béjart, les marquis, les faux dévots et des figures historiques comme Richelieu et Louis XIV, qui l'accueillit à sa cour et le censura ensuite, ou artistiques comme Lully ou Corneille...

Le souffle de Molière est aussi présent dans la forme légère que prend cette création, conçue pour être jouée en plein air, avec masque (ou cagoule de catch !) et façon *commedia dell'arte*, sur des tréteaux éclairés par des guirlandes de fête foraine. Raison pour laquelle la pièce sera présentée (si la météo le permet) non pas sur le plateau des Célestins mais sur la place des Célestins, située juste devant le théâtre.

Molière et ses masques – Du 18 au 20 septembre, place des Célestins (Lyon 2^e)

Peintures, sculptures, photos... Quatre expos à voir ce week-end

La rentrée culturelle tourne déjà à plein régime sur le front des expositions. Le mois de septembre à peine entamé, plusieurs propositions de qualité s'offrent aux amateurs d'art, de photos, de peintures. De la toute nouvelle exposition temporaire du musée des Beaux-Arts, organisée en partenariat avec le Centre Pompidou, aux figures que sont Alphonse Mucha et Robert Doisneau, voici une sélection à savourer ces prochains jours et même ces prochains mois. Et à partir de la semaine prochaine, le biennale d'art contemporain de Lyon viendra encore copieusement étoffer cette offre.

► Au Grand Hôtel-Dieu, le style d'Alphonse Mucha fait mouche

Pour la première fois à Lyon, une exposition rassemble 90 œuvres originales d'Alphonse Mucha. L'artiste a passé une partie de sa carrière à Paris et a marqué son époque avec ses affiches culturelles ou publicitaires.

Il est né en 1860 dans l'actuelle République tchèque, a étudié à l'Académie des Beaux-Arts de Munich, travaillé comme décorateur de théâtre à Vienne... Mais c'est à Paris qu'Alphonse Mucha va asséoir son style et connaître la consécration. L'exposition qui lui est dédiée au Grand Hôtel Dieu cite d'ailleurs logiquement sur ses riches années parisiennes, entamées en 1887. S'il se nourrit de l'influence d'artistes comme Gustave Moreau ou se lie d'amitié avec Gauguin, c'est sans doute sa rencontre, fortuite, avec une femme de caractère qui va sceller la plus décisive. En 1894, il réalise au pied levé une affiche pour la pièce de théâtre *Gismonda* avec dans le rôle principal une certaine Sarah Bernhardt. « Grâce aux affiches, l'art sort dans la rue et

investit l'espace urbain », rappelle Giulia Silvia Chia, la commissaire de l'exposition. « C'est grâce à cela que Mucha a pu se faire connaître très rapidement par le public. Cela jette les bases de la communication à un public de masse. »

Un style bien défini L'exposition, basée sur les fonds d'une collection privée pragnoise, ne montre pas la fameuse affiche qui avait conquis Sarah Bernhardt et fait fureur à l'époque mais une quasi similitude venant la « tournée américaine » de l'artiste en 1896. La lithographie rassemble à peu près tout ce qui fait le « style Mucha » : une composition tout en hauteur, un visage à la chevelure fleurie, une figure féminine envisagée comme une icône, drapée dans une interminable robe richement décorée...

L'art de la pub En cette fin de XIX^e siècle, le fer de lance du mouvement Art Nouveau se fait aussi une place et tant qu'affichiste pour la publicité. Et qu'il s'agisse de vendre des aliments pour bébé ou du champagne Reims, l'élégance des courbes et la noblesse des

vêtements sont les mêmes. « Dans ses affiches, il ne se contente pas de montrer un produit, il construit une identité visuelle capable de le rendre mémorable », apprend-on dans cette exposition rassemblant 90 œuvres originales. Elle aborde aussi les productions plus tardives de l'artiste, entré à Prague en 1910 et qui assiste 8 ans plus tard à la naissance de la République tchécoslovaque. « Mucha a passé six ans à New York de 1904 à 1910 : il rencontre une mécène qui finance un cycle de peinture pour faire le récit de sa terre d'origine », indique Giulia Silvia Chia.

Avec son atmosphère feutrée, une scénographie subtile et ses discrètes incursions vers un univers plus immersif, l'exposition réussit son pari d'embarquer le visiteur dans le foisonnant univers de Mucha, dans un lieu qui accueillait il y a peu de temps encore un magasin de meubles.

Guillaume Berard Alphonse Mucha, jusqu'au 24 janvier au Grand Hôtel Dieu (Lyon 2). Du mardi au dimanche de 10 heures à 20 heures. Tarif de 12 à 10 euros. <https://alphonsemucha-expo.com/lyon/>



L'exposition dédiée à Alphonse Mucha est visible depuis le 4 septembre au Grand Hôtel Dieu. Photo Garisse Soudan

► Robert Doisneau à La Sucrerie : un beau panorama



C'est l'une des expositions phares de la rentrée à Lyon : elle regroupe près de 400 images du célèbre photographe Robert Doisneau. Elle s'est installée à La Sucrerie depuis le 4 septembre avec un bel ancrage local : des photos de Lyon prises lors d'un reportage effectué en 1950 pour Vogue viennent compléter l'acrobogie. Ce saisissant panorama, embrassant une carrière qui s'étend des années 1930 aux années 1990, est à découvrir au moins jusqu'au mois de février 2027. Photo Richard Mouillaud



L'exposition permet de découvrir le style d'Alphonse Mucha qui intègre toujours une figure féminine à ses œuvres. Photo Garisse Soudan

► Des œuvres du Centre Pompidou à découvrir au Musée des Beaux-Arts

Avec le concours du Centre Pompidou qui prête de nombreuses œuvres, la nouvelle exposition temporaire du musée des Beaux-Arts s'intitule aux artistes qui procèdent par accumulation d'objets, de collections pour créer



Le Magasin de Ben, de l'artiste nigérien Emyre. Photo J. Philippou

« On a de la chance que le Centre Pompidou soit fermé. » Sylvie Ramond plaissait à motiver mais les propos de la directrice du musée des Beaux-Arts de Lyon prennent tout leur sens à la découverte de la nouvelle exposition temporaire qui s'ouvre ce vendredi au Palais Saint-Pierre. L'institution lyonnaise y bénéficie en effet des « largesses » de son fameux collègue parisien, formé pour travailler pendant 5 ans et qui a initié pendant cette période de multiples partenariats. Pour alimenter ce Musée sentimental, le nom de l'exposition, elle a le privilège d'accueillir certaines œuvres phares des collections de « Beaubourg » qui ne quittent jamais ou presque leur fief parisien.

Le Magasin de Ben C'est le cas du *Magasin de Ben*, imposante installation reconnaissant le vrai magasin qu'a possédé l'artiste à Nice de 1983 à 1973. Ses murs sont saturés de slogans laconiques

et enrichissants : « L'art est ego », « on fouille à la sortie » qui ont fait la marque de fabrique du créateur disparu en 2024. « Il faut imaginer que faire le montage d'une telle œuvre, ça prend des jours et des jours », indique Sophie Daplat, conservatrice en chef des collections contemporaines au Centre Pompidou et co-commissaire de l'exposition. « Ben organisait des petites expositions sur la mezzanine du magasin, il a contribué à faire connaître beaucoup d'artistes. C'était un grand passeur, il parlait plusieurs langues, il était à la fois très bavard mais aussi dans l'échange. »

Une soixantaine d'artistes représentés À la monumentalité de Ben répond l'artiste peintre d'Annette Messager. La plasticienne française intrigue et captive avec *Les pensionnaires*, une œuvre de 1971 qui elle aurait imaginée après avoir marché sur un moineau mort à Paris. Elle utilise des oiseaux empalés exposés dans différentes vitrines et invente comme un jeu d'échec à la fois tendre et cruel : elle les habille de vêtements en laine colorée, veille à leur repos, les punir parfois.

L'exposition rassemble au total une soixantaine d'artistes et passe aussi dans les collections du musée des Beaux-Arts des deux collages célestes du New-Yorkais Joseph Cornell et du Musée d'art contemporain de Lyon pour donner corps à ce Musée sentimental flamboyant.

Guillaume Berard Musée sentimentale, jusqu'au 11 mars au Musée des Beaux-Arts (fermeture le mardi). Tarifs : 14 à 8 euros. www.mba-lyon.com

► De l'art contemporain au Palais de Bondy

Le salon Regain Art fut créé en 1938 et pour de jeunes artistes qui ne rentraient pas dans les cadres de l'époque. Quatre-vingt-huit ans plus tard, la présidente de Regain Art, Elise Palmigiani, et son équipe, veulent toujours mettre en avant « l'art émergent ».

Notre ligne artistique est plurielle, ouverte à tous les styles, mais elle reste résolument contemporaine », nous accueille-t-elle. Et il est vrai que nous sommes devant une large pluralité de peintures, de photographies et de sculptures quand on découvre les quelque 200 œuvres des 65 artistes exposés au Palais de Bondy où le salon se tient du 12 au 27 septembre.

Œuvres recyclées Cette année, l'institution a choisi de faire un focus sur une artiste de 36 ans, Marion Cadet. Ses peintures de gros plans sur des visages (et quelques corps) féminins sont réalisées uniquement avec de la peinture à l'huile noire.

On ne peut s'empêcher de remarquer que de multiples créateurs font dans la récup. Ou plus plutôt dans le recyclage, avec de la peinture et de la sculpture sur des matériaux de récupération. Une tendance forte.

Le Salon Regain Art du 12 au 27 septembre au Palais de Bondy (9 Quai de Bondy). Du mercredi au vendredi de 13 h 00 à 18 h 00, samedi de 11 h 00 à 18 h 00, dimanche de 11 h 00 à 17 h 00. Entrée libre et gratuite. Site : www.regainartlyon.com/



Une partie des œuvres de Marion Cadet exposées au Palais de Bondy. Photo Jean Pierre Zando

Musée sentimental : le grand Magasin de Ben et consorts au musée des Beaux-Arts

Luc Hernandez - 12 septembre 2026

Le Magasin de Ben fait l'objet d'un prêt exceptionnel du Centre Pompidou à l'occasion de l'exposition *Musée sentimental* au musée des Beaux-Arts de Lyon. Avec d'autres pièces maîtresses. Critique.



Le Magasin de Ben dit Ben Vautier, tel qu'il est installé au musée des Beaux-Arts de Lyon. ©LH / Centre Pompidou

Elle l'a bien connu et elle est à l'origine du prêt exceptionnel du *Magasin de Ben* pour l'expo *Musée sentimental* au musée des Beaux-Arts de Lyon. Conservatrice en chef des collections d'art contemporain du Centre Pompidou, Sophie Duplaix a supervisé le déplacement et l'installation des milliers de pièces qui forment *La Magasin de Ben*, alias Ben Vautier (décédé en 2024).

Prêt exceptionnel d'une œuvre maîtresse du Centre Pompidou



Le Magasin de Ben, 1958-1973

Achat en 1975

Centre Pompidou, Paris, Musée national d'art moderne.

© Ben Vautier / ADAGP.

Photo © Centre Pompidou, MNAM-CCI / Philippe Migeat / Dist. GrandPalaisRmn

Un véritable magasin de disques au départ, devenu une œuvre emblématique du Centre Pompidou, dès son ouverture en 1977. Le Centre étant aujourd'hui fermé pour travaux pendant 5 ans, Sophie Duplaix a donc organisé le prêt exceptionnel de cette œuvre en trois dimensions, truffée des aphorismes qu'affectionnait l'artiste.

Les aphorismes visibles sur les murs du Magasin de Ben.

« Les aphorismes, c'était une façon de communiquer pour Ben, de rendre son œuvre accessible en interpellant le public » explique Sophie Duplaix, « mais il n'était pas seulement un amuseur, c'était un archiviste méticuleux, ordonné et surtout un grand passeur pour beaucoup d'artistes, ce qu'on sait sans doute moins. »

D'où le soin avec lequel *Le Magasin de Ben*, jamais sorti du Centre Pompidou, a été reconstitué. D'où aussi la notion de *Musée sentimental* qui parcourt l'ensemble de l'exposition à travers de nombreuses collections d'artistes pour rendre hommage à d'autres œuvres avec passion, comme celle de Daniel Spoerri, à l'origine du concept, ou la salle consacrée aux archives de Christian Boltanski, volontairement sous-éclairée comme des souvenirs diffus. Une belle façon de créer un musée interconnecté en quelque sorte.

Les murs d'André Breton et D'Étienne Martin pour enjamber l'histoire de l'art



Le Mur de l'atelier d'André Breton, 1922-1966. © Centre Pompidou, Paris, Musée national d'art moderne — © ADAGP, Paris MNAM-CCI, Dist. GrandPalaisRmn

Mais l'autre chef-d'œuvre de ce *Musée sentimental* du Centre Pompidou exilé à Lyon, c'est le *Mur d'André Breton*, manifeste du surréalisme aux 255 objets amassés pendant plus de quarante ans, qui trônait chez lui derrière le bureau du poète. Lui non plus n'avait jamais quitté l'enceinte du Centre Pompidou. Installé derrière une vitre dans une salle à part, il restera d'ailleurs pour l'occasion un peu plus longtemps que l'exposition au musée des Beaux-Arts de Lyon.

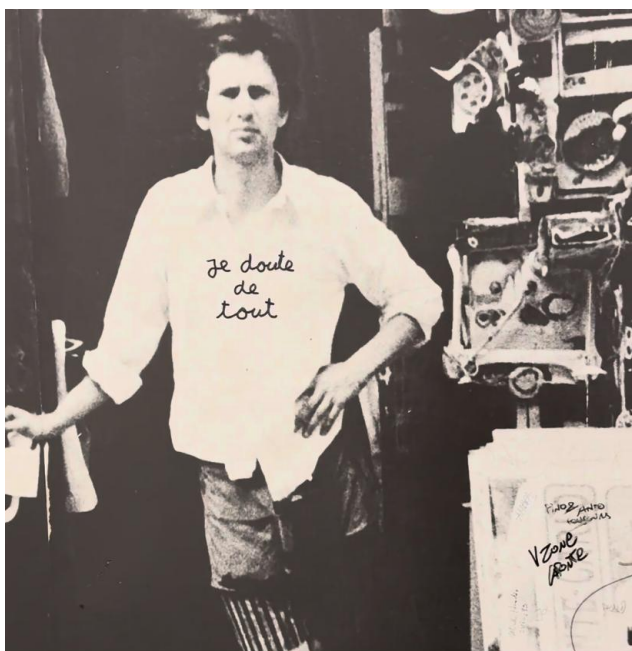
« *Ce qui intéressait André Breton, c'est ce qui se passait entre les objets* » explique encore Sophie Duplaix. Et de confronter des objets de toute nature (beaucoup proviennent des arts primitifs et d'Océanie) pour les faire dialoguer hors de toute hiérarchie muséale.



C'est tout l'objet de ce *Musée sentimental* que de reconstituer une école buissonnière de l'art moderne et contemporain à travers la façon dont les artistes eux-mêmes collectionnaient ce qui importait à leurs yeux. Le musée des Beaux-Arts de Lyon a fait de même pour compléter les pièces maîtresses du Centre Pompidou, prêtées le temps des travaux.

Le surréalisme de [Max Schoendorff](#), les oiseaux *Pensionnaires* d'Annette Messager, les très belles illustrations de Géraldine Kosiak ou encore les magnifiques sculptures d'Étienne Martin accompagnent le parcours, jusqu'à son autre mur, *Le Mur du temps*, qui aurait pu être l'autre titre de l'exposition.

Géraldine Kosiak, série Les 10 000 choses, d'après les collections du musée des Beaux-Arts de Lyon, 2020. © Géraldine Kosiak. Image © Collection macLYON – Photo Blaise Adilon



<https://tribunedelyon.fr/wp-content/uploads/sites/5/2026/09/Ben-portrait.mp4>

Autoportrait de Ben avec d'autres aphorismes sur l'autre face de son *Magasin*. ©LH

Musée sentimental. Exposition au musée des Beaux-Arts de Lyon jusqu'au 14 mars 2027. De 10h à 18h tous les jours sauf mardi et jours fériés (ven 10h30). De 8 à 14 €. Notre avis : 3/5.

Le musée des Beaux-Arts révolutionne l'accessibilité des visiteurs

Porté par le service culturel du musée des Beaux-Arts de Lyon, un nouveau dispositif d'accessibilité universelle baptisé MuséeOcalme est mis gratuitement à disposition des visiteurs en autonomie, offrant une précieuse boîte à outils sensorielle aux profils atypiques.

● Un musée à apprivoiser

Dans un établissement qui accueille chaque année entre 300 000 et 350 000 visiteurs, la déambulation dans les collections peut rapidement se révéler éprouvante pour les publics sujets à des difficultés de concentration, liées au bruit ou à la lumière.

Ce projet s'inscrit dans une politique globale. « On a l'objectif d'accueillir le plus grand nombre et d'être accessible pour tous », souligne Sylvaine Manuel de Condinguy, chargée des relations avec la presse. Un constat partagé de longue date par les équipes de terrain : « Lors de leur médiation, mes collègues étaient souvent confrontés à des situations où des personnes avaient des difficultés de concentration », témoigne Véronique Moreno-Lourtau, chargée des outils d'aide à l'interprétation depuis 2012.



Véronique Moreno-Lourtau, chargée des outils d'aide à l'interprétation depuis 2012, est l'une des personnes à l'origine du sac MuséeOcalme du musée des Beaux-Arts à Lyon. Photo Marie-Agnès Laffougère

● Une boîte à outils universelle et sans justificatif

Inspiré de pratiques observées au Royaume-Uni, aux États-Unis ou au musée d'Orsay, le sac « MuséeOcalme » se présente sous la forme d'un tote bag vert. Il ne nécessite ni réservation ni justificatif et est

accessible dès le plus jeune âge : « Ici il n'y a pas besoin de se justifier », rappelle Véronique Moreno-Lourtau, les troubles du neurodéveloppement (autisme, TDAH, troubles dys) n'étant pas toujours visibles.

À l'intérieur, la panoplie s'adapte aux besoins évolutifs des visiteurs au fil de leur parcours. On y trouve un casque anti-bruit : « C'est vraiment bien parce que ça rend l'ambiance plus cotonneuse tout en entendant très bien la personne à côté de nous si besoin », confie Juliette, une visiteuse découvrant le sac. Florian, agent d'accueil, confirme son utilité : « Ça peut aider pendant la visite. »

Des lunettes de soleil peuvent contrer l'inconfort lié à la luminosité de certaines salles, un coussin lesté aide à rassurer en le posant sur les ge-

noux, les bras ou les épaules, quatre sabliers (1 à 10 minutes) matérialisent le temps, ainsi que des carnets de dessin et des fidgets (petits objets manipulables) aux textures variées de l'élastique au velours côtelé. Des plans sensoriels intégrés signalent les zones calmes, bruyantes ou lumineuses, ainsi qu'une fiche rédigée en Français facile à comprendre (FALC).

● Une phase d'expérimentation discrète mais plébiscitée

Lancé lors de la semaine de l'accessibilité du 28 mars au 2 avril 2026, le dispositif compte cinq sacs en phase d'expérimentation. S'il reste encore méconnu avec une moyenne de moins de dix emprunts par semaine, son impact sur le terrain est immédiat. Véronique Moreno-Lourtau se souvient

de l'un des premiers usages : « Les parents d'une petite fille de 5 ans en pré-diagnostic d'autisme nous ont expliqué que les sorties culturelles étaient très compliquées. La fillette a mis le casque anti-bruit, a manipulé un fidget pendant la visite. Ils ont pu rester 45 minutes : elle en a profité et les parents aussi. »

Si la signalétique à l'accueil doit être renforcée par un écran, les retours affluent de la part des premiers concernés sur les réseaux sociaux : « En tant que personne autiste, merci pour cette initiative » ou « Ça peut me réconcilier avec les musées ». Pamela, touriste de passage, confirme : « Ça encouragera plus les gens à venir au musée. C'est une très bonne idée d'inclure tout le monde et d'avoir une expérience particulière à chacun. »

● Marie-Agnès Laffougère

« Tout le monde est le bienvenu » : des outils pour séduire tous les publics

Ce nouveau dispositif vient compléter une offre déjà riche au Musée des Beaux-Arts (MBA). Parmi les autres mesures figure le sac sensoriel bleu, un outil centré sur la médiation tactile et visuel doté d'un parcours en cinq étapes, entièrement repensé cette année. L'établissement s'appuie également sur l'ap-

plication numérique MBA autisme et des audioguides en Langue des signes française (LSF). « Chacun peut trouver sa place au musée parce que chacun a sa place et tout le monde est le bienvenu quelles que soient ses particularités, sa sensibilité », rappelle Véronique Moreno-Lourtau.

Le musée des Beaux-Arts de Lyon perturbé par une grève

La rédaction - 11 septembre 2026

Les agents municipaux du musée déplorent un manque de personnel. La nouvelle exposition temporaire demeure accessible.

Intersyndicale CGT-Sud en grève devant le musée des Beaux-Arts © Mathys Bollini



Le musée des Beaux-Arts de Lyon risque d'être perturbé jusqu'au 21 septembre, en raison de la grève des agents du patrimoine entamée ce vendredi. La nouvelle exposition temporaire *Musée sentimental* reste ouverte, assure le musée. Le mouvement pourrait impacter l'accès aux collections permanentes.

L'intersyndicale CGT Ville de Lyon et SUD-CT s'est mobilisée ce vendredi 11 septembre pour mettre en cause des « conditions de travail dégradées ». « C'est la

première fois depuis 16 ans que je suis dans la rue », « La culture est dans la rue ». Voilà ce qu'on pouvait entendre ce vendredi matin place des Terreaux, au pied du musée des Beaux-Arts.

Les représentants syndicaux et agents du patrimoine dénoncent une série de problèmes au sein du musée (entreprise de nettoyage défaillante, site mal isolé, températures inadaptées autant pour les employés que pour la bonne conservation des œuvres, management...), mais insistent surtout sur le manque de personnel.

Ce manque s'est surtout fait ressentir entre juillet et août. La ville avait mis à disposition la partie climatisée du musée gratuitement pendant la canicule, mais les agents accusent le délai très court de ces annonces, et l'impréparation du personnel.

L'intersyndicale met en cause le manque de personnel

« Il y a une vingtaine d'années au musée des Beaux-Arts, il y avait 60 agents. Aujourd'hui, nous sommes une quarantaine » affirme Rémi, porte-parole du syndicat SUD-CT.

« Il manque surtout des agents du patrimoine qui assurent l'accueil du public et la surveillance », déclare une agente du patrimoine, en poste au musée depuis 16 ans.

La ville indique quant à elle que les effectifs du personnel sont restés stables tout l'été, avec 46 agents, et qu'elle compte faire appel à 22 agents supplémentaires pour gérer l'exposition temporaire. Le directeur général adjoint de la ville a par ailleurs mis en place cinq ateliers de travail pendant l'été, dont un dédié aux effectifs.

Rentrée littéraire: quinze auteurs régionaux présentent leurs livres

Lundi 7 septembre, les auteurs régionaux qui publient un livre lors de cette rentrée littéraire étaient invités par FARALL (Auvergne-Rhône-Alpes Livre et Lecture) à la Comédie Odéon, afin de présenter leur ouvrage. Nous avons recueilli quelques mots des quinze écrivains, afin de vous proposer ce florilège en forme d'invitation à la lecture.

► **Thaïs Dia, *Chérine***

« Mon roman découle du prénom de mon personnage, Chérine, qui a une tonalité très positive. C'est un roman d'apprentissage, d'émancipation. On y voit une jeune fille d'origine algérienne se construire en dépit des injonctions de son milieu. »

Éditions Viviane Hamy, 384 p., 21,90 €.

► **Victor Fleury, *Deus Allenus Vult***

« En même temps que ce roman, j'en publie un autre, *Tu ne sais rien de la Guerre de Troie*, qui est une chronique sur l'Odyssée. Il faut dire que l'Histoire est mon terrain de jeu. *Deus Allenus Vult*, « Ce que Dieu veut », se situe au temps des croisades. Mon narrateur est un écuyer qui aspire à devenir chevalier. »

Éditions M15, 130 p., 9 €.

► **Etienne Cunge, *La Rep***

« Je décris une société technologique qui a réussi à survivre à un terrible effondrement. Ouverte et tolérante, elle est construite à l'opposé de nos sociétés actuelles. Chaque individu a une IA intégrée à son cerveau, destinée à servir l'intérêt commun. »

Éditions Critic, 492 p., 23 €.

► **Robert Alexie, *Cine-mondo***

« Mon roman se passe en grande partie à Buenos Aires. Ce qui a été pour moi, qui ne quitte Lyon que très rarement, un dépaysement incroyable. D'autant que pour l'écrire, je suis monté dans un biplan, une expérience que je déconseille absolument. »

Éditions Les Étages, 152 p., 20 €.

► **Sophie Divry, *Rochebrune***

« Pour décrire la haute montagne, là où se passe mon livre, j'ai fait l'ascension du Pic Coolidge, qui culmine à 3880



Une partie des romanciers présents lors de la rentrée des auteurs de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Photo Maxime Jegat

« Si j'ai choisi d'écrire, c'est que je n'aime pas parler. Au moins, quand on écrit, personne ne vous coupe la parole »

Bénédicte Dupré la Tour, autrice de *Zones à défendre*

mètres. Je décris une famille recomposée venue se reconnecter avec la nature et resserrer ses liens en altitude. Rien ne se passe comme prévu. J'adore attraper les lecteurs, les piéger même. C'est la fonction démiurgique du roman. »

Éditions Actes Sud, 240 p., 21 €.

► **Pierrick Bailly, *Rouge-Truites***

« Mon roman se situe à la fois dans le Vercors et dans le Jura. Deux régions semblables en apparence mais en réalité très différentes. Je décris deux couples de frère et sœur aux trajectoires opposées. Il y a une histoire de violence, de meurtre, au cœur de leurs relations. »

Éditions P.O.L., 336 p., 22 €.

► **Bénédicte Dupré la Tour, *Zones à défendre***

« Si j'ai choisi d'écrire, c'est que je n'aime pas parler. Au moins, quand on écrit, personne ne vous coupe la parole. Le livre se construit autour d'un trio familial dysfonctionnel, une mère complotis-

te, un fils poète incompris qui vit du RSA et une fille plus rationnelle, qui accepte le monde tel qu'il est. »

Éditions Flammarion, 352 p., 21,50 €.

► **Maud Cizeron, *L'Embellie des chimères***

« C'est mon premier roman. Il a comme point de départ une silhouette androgyne qui évolue dans un salon. Il parle de la confusion des sentiments. Et d'un sujet qui me passionne, le dandysme, dans une période qui passionne tout autant, la fin du XIX^e. »

Éditions La Grange Batelière, 216 p., 18 €.

► **Vincent Vigneron, *Rien que de grands tournesols***

« Je n'ai eu aucun scrupule à toucher cette icône qu'est Vincent Van Gogh. Je voulais aller au-delà des clichés que l'on a en tête sur le peintre. Je voulais le faire vivre au-delà des jalons biographiques connus. Je me suis pris d'affection pour lui. »

Éditions Robert Laffont, 304 p., 20 €.

► **Alix Lerasle, *Jours sous***

soleil

« Mon livre se passe en quatre jours sous un soleil accablant. Un père apprend à ses deux filles qu'il est atteint par une maladie grave, dégénérative. L'aînée refuse le silence qui marque habituellement les relations dans cette famille. »

Éditions Le Castor Astral, 304 p., 22 €.

► **Robert Piccamiglio, *Chemin sans croix revisité***

« Tout est parti d'une phrase: J'aide Jésus-Christ à s'arracher de la croix. Mais une fois qu'il est descendu de sa croix, il faut trouver un commerçant pour l'habiller. Et il n'a rien pour payer à part des clous ensanglantés... »

Éditions Propos 2, 56 p., 14 €.

► **Virginie Ollagnier, *Rien d'humain ne m'est étranger***

« À travers l'histoire de deux frères, je plonge dans l'histoire de la Roumanie de Nicolae Ceausescu. Une dictature où l'on avait la volonté de créer un homme nouveau, un homme parfait. Spoiler, ça ne marche pas ! Les tortionnaires choisissent des adolescents pour en faire de bons soldats, de bons travailleurs mais surtout des délateurs. »

Éditions Noir Sur Blanc, 365 p., 23,90 €.

► **Coralie Grimand, *Le***

Chœur ukrainien

« Le livre a pour point de départ ma rencontre avec une chorale ukrainienne, dont je fais désormais partie. C'est un chœur composé de membres de la diaspora ukrainienne, ouvert à d'autres participants ; je l'ai rejoint au moment de l'invasion de l'Ukraine. Une bonne partie de ma vie s'est construite grâce à la littérature russe. »

Éditions Arléa, 200 p., 17 €.

► **Phoebe Hadjimarkos-Clarke, *Le Livre des souterrains***

« Une performeuse en bout de course est sollicitée pour remplacer une artiste plus en vue. Perturbée, elle se réfugie dans les couloirs du métro de Lyon, que j'ai imaginés climatisés, parce que l'on crève de chaud en surface. De surcroît, elle souffre de cleptomanie aiguë et de règles hémorragiques. »

► **Séverine Chevalier, *De guerre ou d'ailleurs***

« Je suis partie d'une image très banale, celle d'une femme devant sa table de cuisine. C'est une ancienne star de télé-réalité. J'ai eu l'intuition que c'était une expérience proche des zoos humains qui ont pu exister par le passé. »

Éditions La Manufacture des Livres, 192 p., 18,90 €.

● De notre correspondant, Nicolas Blondeau

L'histoire du lustre XXL du centre d'échanges de Perrache

La rédaction - 12 septembre 2026

Il trônait au centre du centre d'échanges de Lyon-Perrache depuis 50 ans. Mais cet été, le majestueux lustre conçu Jean-Pierre Vincent a été démonté pour quitter la gare de Perrache à jamais. Voici son histoire.



Hall voyageurs du centre d'échanges Lyon-Perrache. © Bibliothèque municipale de Lyon

Le centre d'échange de Lyon-Perrache fait partie des projets phare du maire de Lyon, [Louis Pradel](#), que l'on surnommait [Zizi Béton](#) tant il aimait ce matériau. Symbole du modernisme de la ville, cette plateforme de correspondance avait pour mission d'assurer la connexion entre les autoroutes A6 et A7, le métro et la gare routière.

Inauguré le 25 juin 1976, le centre d'échanges s'impose dans le paysage lyonnais de par ses dimensions (37 mètres de haut et 250 mètres de long). Mais surtout, il marque une rupture visuelle et spatiale au sud de la Presqu'île, entre la place Carnot et le cours Charlemagne.

Qualifié à juste titre de « monstre de béton » et de « blockhaus », le bâtiment conçu par l'architecte René Gagès se devait d'abriter en son sein une œuvre remarquable, proportionnelle à sa taille.

Un des plus grands lustres du monde

Pour donner du panache à la place centrale du centre d'échanges, il est décidé d'y installer un lustre monumental, qui attire les regards des voyageurs de passage. C'est l'ancien élève des

Beaux-arts de Lyon et plasticien, Jean-Pierre Vincent, qui est sollicité par la Ville pour créer cette pièce unique.

Accrochée à une vingtaine de mètres de hauteur, sa structure doit s'imposer dans le volume qui lui est réservé. Alors il imagine une œuvre de 9 mètres de haut et 7 mètres de largeur, constitué de 20 lames en acier-inox, une tige centrale qui supporte quatre boules lumineuses, maintenus par deux couronnes métalliques. L'ensemble pèse 4 tonnes de métal et verre soufflé, qui en plus fut conçu pour être mobile. À son inauguration, il était l'un des plus grands luminaires jamais construits et installés dans un espace public.



Le monumental lustre de Perrache accroché dans le centre d'échanges de Lyon-Perrache. © BM de Lyon

Un lustre gigantesque pensé pour être mobile

En effet, le créateur lyonnais voulait créer des effets de lumière pour les visiteurs. Selon l'architecte Guy Vanderaa : « L'idée de Jean-Pierre Vincent était que le lustre soit mobile dans des effets de lumières, pour qu'il devienne un élément unificateur de l'espace central qui mettait en communication les différents étages. Il voulait que le lustre soit le symbole de cette unité. »

Lire aussi : [Lyon : à quoi ressemblera le futur Perrache](#)

Si ces lignes épurées et sa structure tentaculaire impressionnent, son entretien va rapidement poser des soucis. Pour nettoyer la structure et changer ses lampes, il est nécessaire de faire appel à des cordistes.

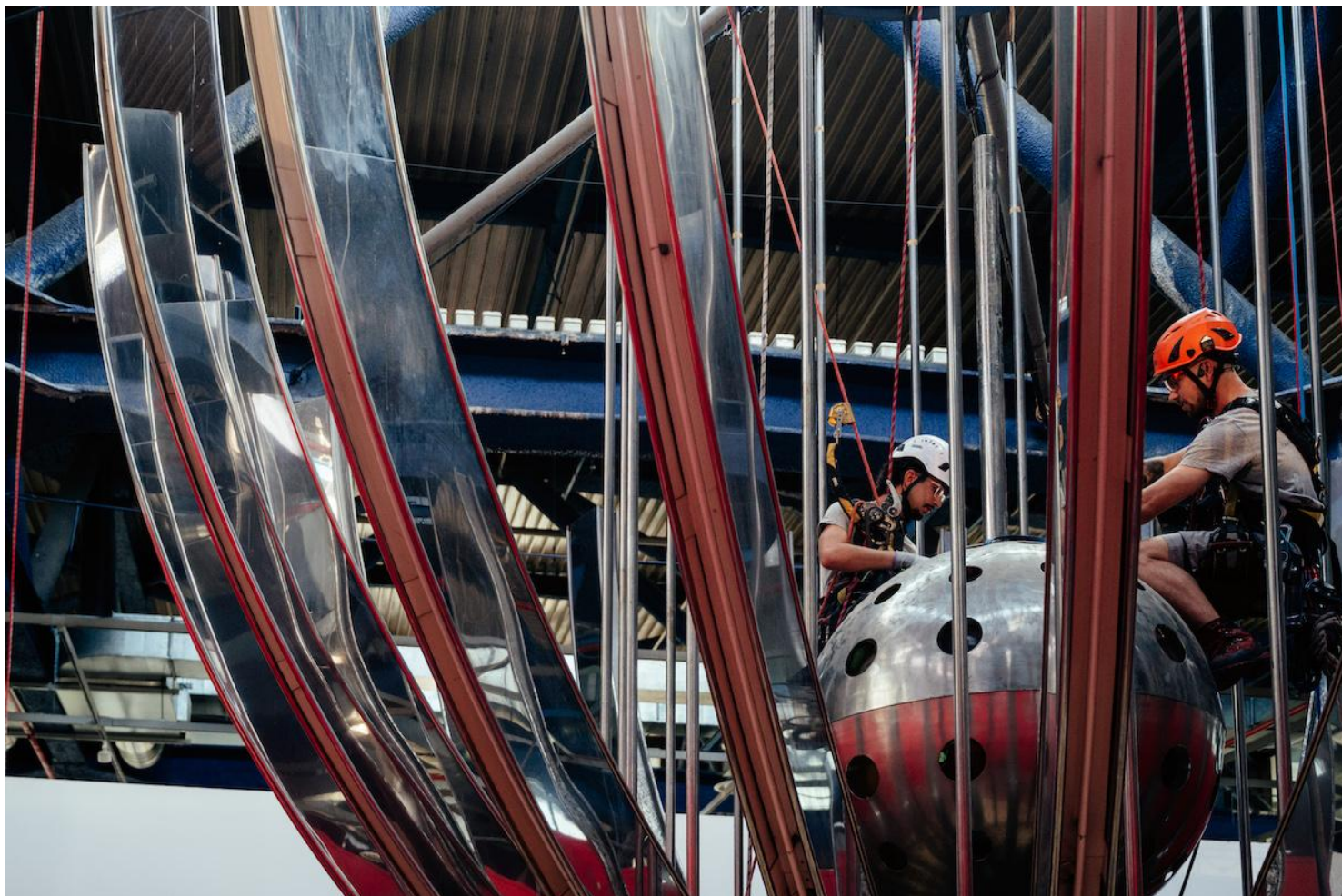
En 1993, la Courly (Communauté urbaine de Lyon) qui en a la responsabilité fait intervenir des guides de haute montagne pour le nettoyer. Petit à petit, les lampes ne sont plus remplacées et le lustre reste sans vie au-dessus du centre d'échanges.

Un avenir en suspens pour le lustre de Perrache ?

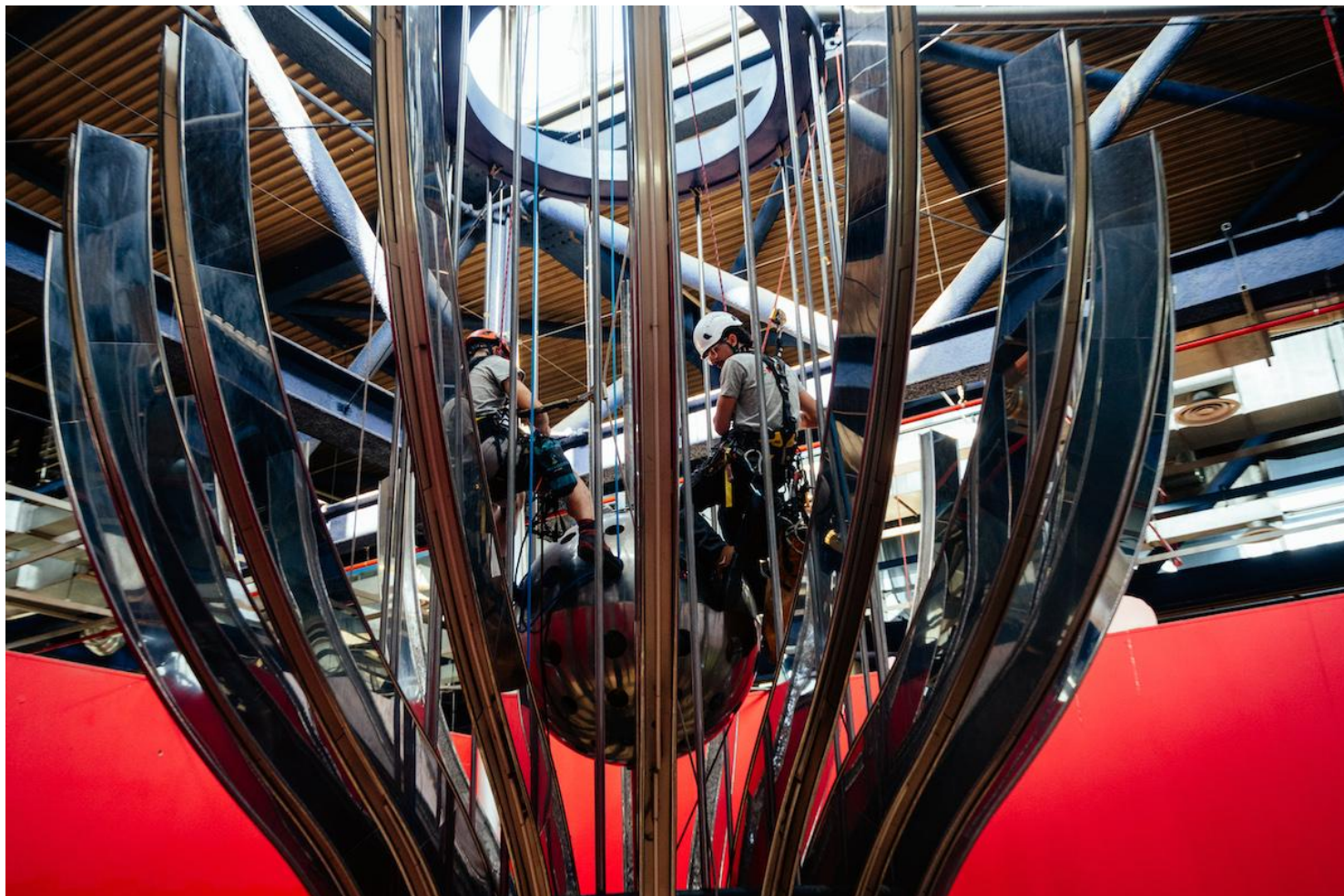
Dans le cadre du gigantesque [projet de rénovation du centre d'échanges de Perrache](#), le lustre de Jean-Pierre Vincent n'a plus sa place. Il est alors démonté en juillet 2026, après plus de 50 ans d'existence. Quatre cordistes sont dépêchés pour démonter une à une les pièces de cet ensemble architectural, qui sont ensuite triées et répertoriées.



Démontage du lustre du centre d'échanges de Lyon-Perrache – 16 juillet 2026. © Matthieu Delaty



Démontage du lustre du centre d'échanges de Lyon-Perrache – 16 juillet 2026. © Matthieu Delaty



Démontage du lustre du centre d'échanges de Lyon-Perrache – 16 juillet 2026. © Matthieu Delaty



Démontage du lustre du centre d'échanges de Lyon-Perrache – 16 juillet 2026. © Matthieu Delaty



Démontage du lustre du centre d'échanges de Lyon-Perrache – 16 juillet 2026. © Matthieu Delaty

Lire aussi : [Perrache : le chantier des trémies lancé, 15 ans de travaux prévus](#)

Aujourd'hui, l'avenir de cette œuvre semble s'écrire loin de la Presqu'île. En effet, il n'est pas prévu de la réintégrer à Perrache après les travaux. Les pièces sont actuellement entreposées dans un entrepôt à Villeurbanne, dans l'attente d'une éventuelle nouvelle destination.

Gallien Pernaudet

Quand Michel Fernandez rend hommage à John Coltrane à travers deux concerts

Le saxophoniste lyonnais démontre que l'héritage de « Trane » n'est pas un monument figé, mais une matière vivante, toujours susceptible d'être réinventée.

Un siècle après la naissance de John Coltrane le 23 septembre 1926, son souffle continue de traverser les générations. Pour célébrer cet anniversaire symbolique, le saxophoniste lyonnais Michel Fernandez, qui revendique depuis longtemps la filiation spirituelle et musicale du maître de A Love Supreme, publie un nouvel EP dans lequel il confronte le langage modal et post-bop de Coltrane à sa propre liberté d'improvisation.

« Wise one »

Plus qu'un hommage formel, « Wise one » se veut une conversation avec la figure tutélaire du jazz moderne.

Fernandez ne cherche pas à reproduire le son du saxophoniste de Giant Steps, mais d'en prolonger l'élan, la quête inlassable d'intensité, de spiritualité et de dépassement qui continue d'irriguer le jazz contemporain. Entre ferveur et exploration, urgence du jeu



Le saxophoniste Michel Fernandez rend hommage à John Coltrane. Photo Frédéric Bruckert

et tension scénique, le saxophoniste puise dans l'héritage coltranien pour mieux le confronter à son propre langage.

Cette célébration du centenaire trouvera naturellement son prolongement sur la scène du Hot Club le samedi 19 septembre. Porté par l'énergie de ses fidèles compagnons, Benoît Thouvenot au piano, François Gallix à la contrebasse et Nicolas Serret à la

batterie, Michel Fernandez devrait donner une dimension nouvelle aux compositions de John Coltrane au saxophone ténor comme au soprano.

● F.B.

Vendredi 11 septembre à 20 heures en quintet au Hall Blues Club de Pélussin et mercredi 19 septembre à 20 h 30 en quartet Hot Club 26 rue Lanterne Lyon 1er – Tarifs : 13 à 20 €.

Le chef étoilé Yannick Alléno ouvre Pavillon ce mardi avec l'institut Lyfe

Alors que Pavillon ouvre ses portes ce mardi 8 septembre au cœur de Lyon, nous avons rencontré en exclusivité le chef le plus étoilé du monde, Yannick Alléno. Qui revient sur l'origine de ce projet mené avec l'institut Lyfe : adapter son concept de Pavillon à un restaurant-école. Il évoque son attachement à Lyon, son lien déjà ancien avec l'institut Lyfe. Et l'importance pour lui de la transmission et de l'éducation des générations futures.

Vous avez des restaurants dans le monde entier, qui totalisent 18 étoiles au guide Michelin. Et déjà trois Pavillon à Paris, Monaco et Londres. Qu'est-ce qui vous a amené à créer le premier Pavillon qui soit un restaurant d'application, avec la vocation de former les élèves et les professionnels de demain ?

« Je suis ami depuis très longtemps de la famille Pélisson. Gérard Pélisson a toujours eu cette volonté. L'institut Paul Bocuse, devenu Lyfe, c'est lui qui l'a imaginé à l'époque. Il était allé voir Monsieur Paul [Bocuse] pour créer dans sa ville natale, une institution qui permette d'amener un avenir aux jeunes mais aussi à nos métiers. Sa volonté première était de transmettre.

J'ai déjà travaillé avec Lyfe, en ouvrant notamment en 2021 l'école de la sauce. Ce restaurant finalement en est la continuité. Notre responsabilité aujourd'hui, c'est de faire un vrai restaurant international, pour moi nécessaire dans la grande



Le chef le plus étoilé au monde Yannick Alléno ouvre son premier restaurant-école en lien avec l'institut Lyfe. Photo Garisse Soudan

formation des jeunes. Et surtout les préparer à l'avenir, leur faire comprendre à quel point conceptualiser les choses est important.

On est donc arrivé avec un concept international qu'est Pavillon. Une cuisine réalisée derrière un comptoir, parce que c'est ce que j'aime. Une belle assiette, mais sans les chichis qui vont autour. Un restaurant avec une gastronomie décomplexée, inscrite dans son territoire et dans son environnement. J'y tiens beaucoup ! »

Quels sont vos projets

pour Pavillon ?

« Nos équipes ont travaillé avec celles de Lyfe pour faire en sorte que Pavillon soit un outil parfait de formation. 600 élèves passeront ici chaque année !

Mais aussi que ce Pavillon lyonnais développe les mêmes marqueurs, s'inscrive dans les mêmes niveaux de qualité que les autres Pavillon du groupe. Et finalement, ça vient aussi de l'ADN de Monsieur Paul. Il a toujours eu l'intelligence de faire une gastronomie adaptée à son environnement et à sa clientèle. Ici, nous allons travailler avec les élèves, et même co-construire avec eux le menu du déjeuner. Brèves au comptoir. C'est à eux de s'approprier ce magnifique outil. Alors oui, Pavillon Lyon est adapté à la clientèle lyonnaise. Les cartes sont complètement différentes de ce qu'on va trouver à Monaco ou à Londres. »

Justement, quelle est la particularité du Pavillon Lyon ?

« On est attendu sur le marché lyonnais, on le sait ! Ici, nous avons un emplacement de rêve, place Bellecour. Nous avons une carte extrêmement riche, et surtout adaptée à la ville. Lyon est une cité internationale, on a par exemple toute la cli-

entèle d'affaires au déjeuner. Alors, on démarre par un premier menu plutôt abordable à 55 €. Mais Lyon est aussi une ville de gourmands, il faut proposer une cuisine très goûteuse, très généreuse. Nous avons aussi une carte des vins très riche, avec 600 références et de très nombreuses bouteilles entre 35 et 45 €. »

« Nous allons co-construire le menu du déjeuner avec les élèves »

Quelle ambition côté cuisine, dans les assiettes ?

« Pavillon, c'est ma compréhension de ce qu'est Lyon. On est évidemment sur les produits et sur les sauces. J'ai voulu une carte vive. On va retrouver le sandre, le sabodet (cuit dans son bouillon avec une huile de pistache), l'omble, la volaille de Bresse, la crème de Bresse. Mais aussi par exemple un soufflé au fromage et aux écrevisses, gratiné à la lyonnaise au vin jaune.

Avec Clément Lopez, le chef des cuisines, nous avons mis trois semaines à mettre au point la recette ! Ou encore un œuf avec une extraction de rosette de Lyon. Et des propositions végétales de haute tenue. »

« Ici, nous avons un emplacement de rêve place Bellecour »

Yannick Alléno

Saisons, l'autre restaurant d'application de Lyfe, est le seul restaurant-école de France à avoir une étoile au guide Michelin. La cuisine de Pavillon a vocation peut-elle prétendre à une étoile ?

« Nous aurons la même exigence que dans les autres Pavillon, alors la question se posera forcément. Mais c'est Michelin qui décide. Notre ambition est surtout de satisfaire la clientèle qui va franchir la porte et d'amener les élèves à préparer leur avenir. »

Vous avez une histoire particulière avec Lyon ?

« Je ne suis pas du tout un étranger à Lyon. Je suis lauréat du Bocuse d'argent en 1999 et je suis là tous les deux ans. J'ai travaillé avec Christophe Marguin, je connais bien son père, Jacky. Je suis beaucoup venu ici, je connais bien la région. J'aimerais d'ailleurs remercier tous les chefs qui nous accueillent ici.

Venir à Lyon ce n'est pas quelque chose d'anodin dans la carrière d'un chef. Je mesure la chance que j'ai d'être ici, d'être accepté par mes confrères. C'est tous des amis : Berthod, Viannay, Têtedoie. C'est une grande famille. »

La période n'est pas forcément favorable, le secteur de la restauration est en difficulté. Est-ce le moment d'investir ?

« Quand c'est la crise, il faut être créatif. Et on est en crise. Mais ça fait aussi partie de la formation qu'on va apporter aux jeunes, on doit leur transmettre une méthode. Nous devons réfléchir ensemble. Les élèves ont leur mot à dire, ils ont leur regard de la société. Ce qui m'intéresse aussi, c'est de rester "dans le game", de continuer d'avancer dans ma cuisine. Et pour cela, il faut se rapprocher des jeunes... »

Propos recueillis par Céline Bonnaud

Repère ► Pavillon Lyon pratique

► Sur le modèle des autres Pavillon de Yannick Alléno, Pavillon Lyon proposera une gastronomie vécue en direct, au comptoir, décontractée mais ambitieuse. On retrouvera évidemment les marqueurs de la cuisine du grand chef, et notamment les sauces, extractions, fermentations, jus...

► Pavillon Lyon ouvre ses portes ce mardi 8 septembre 2026, en lieu et place de l'Institut.

► Situé au 20, place Bellecour, dans le 2^e arrondissement, il sera ouvert du lundi au dimanche, midi et soir.

► Organisé autour d'un magnifique comptoir de 24 places, il dispose aussi de 50 places en salle et un salon privé de 10 places.

► Au quotidien, le chef des cuisines est Clément Lopez. 600 élèves viendront à Pavillon tout au long de l'année, par roulement, répartis entre le service, la cuisine et la pâtisserie.

Menus : 55 € (déjeuner), 95, 115 € (4 et 5 temps) et 150 € (7 temps).

www.pavillonlyon.com

Yannick Alléno ouvre Pavillon Lyon place Bellecour, un restaurant-école inédit avec l'Institut Lyfe

mardi 8 septembre 2026 à 20h33 Par Alexis ANDRE



DR

Le chef Yannick Alléno et l'Institut Lyfe ouvrent Pavillon Lyon au 20 place Bellecour. Accessible au public, l'établissement devient le premier restaurant-école Pavillon au monde et accueillera chaque année près de 600 étudiants en formation.

Une nouvelle table gastronomique s'installe au cœur de Lyon. Pavillon Lyon, porté par Yannick Alléno et l'Institut Lyfe, ouvre ses portes place Bellecour, à côté de l'hôtel-école 5 étoiles Le Royal MGallery.

Déjà présent à Paris, Monte-Carlo et Londres, le concept Pavillon prend à Lyon une dimension particulière : le restaurant sera aussi un lieu de formation grandeur nature pour les étudiants de l'Institut Lyfe.

"Il ne s'agit pas d'apprendre aux étudiants à reproduire notre cuisine, mais de leur transmettre une méthode et la confiance nécessaires pour inventer la leur et envisager leur avenir avec passion", explique Yannick Alléno.

Près de 600 étudiants passeront par les cuisines chaque année

Chaque année, près de 600 étudiants issus des Bachelors en management des arts culinaires, de la pâtisserie et de l'hôtellerie-restauration participeront au fonctionnement de l'établissement.

Ils effectueront des rotations de deux à quatre semaines, aussi bien en cuisine qu'en salle, sous la supervision du chef Clément Lopez et d'une équipe de vingt professionnels formateurs permanents.

Les étudiants participeront également à la création du Menu Brève de Comptoir, proposé à 55 euros au déjeuner et renouvelé chaque semaine.



"En contact avec de vrais clients, nos jeunes talents s'approprient l'exigence du très haut niveau", souligne François Mary, directeur général de l'Institut Lyfe.

Volaille de Bresse, sandre, écrevisses et sabodet à la carte

La direction culinaire est assurée par Yannick Alléno, qui signe la carte avec Florent Boivin, directeur des opérations de l'Institut Lyfe et Meilleur Ouvrier de France 2011, ainsi que Renaud Dutel, chef exécutif du concept Pavillon.

La carte s'inspire directement du terroir régional, avec notamment volaille de Bresse, sandre, écrevisses ou sabodet, associés au travail du chef autour des sauces, des extractions et de la cryoconcentration.

Au total, 29 créations salées et sucrées sont proposées. Les entrées débutent à 19 euros, les plats à 28 euros et les desserts sont affichés à 16 euros. Trois menus dégustation de quatre, cinq ou sept services complètent l'offre, dont le Menu Bellecour à 95 euros.

Un comptoir de 24 places au centre du restaurant

Comme dans les autres Pavillon, le comptoir occupe une place centrale dans la salle afin de rapprocher clients et équipes.

Le restaurant imaginé par l'architecte Arnaud Behzadi dispose d'un comptoir de 24 places, de 50 couverts en salle et de dix places dans un salon privatif baptisé Gérard Pélisson.

La cave rassemble de son côté 600 références, dont plus de 150 bouteilles proposées entre 35 et 45 euros. Les vins au verre débutent à 7 euros.

Pavillon Lyon est ouvert tous les jours de 12h à 14h et de 19h à 22h30 au 20 place Bellecour, dans le 2^e arrondissement de Lyon.

Paul-Maurice Morel, associé des Maisons Bocuse, rachète Les Bateaux Lyonnais

mardi 8 septembre 2026 à 08h10Par Lucie Rousvoal



Les bateaux Lyonnais

C-Gastronomie, l'entité traiteur du groupe Bocuse, reprend l'entreprise de croisières-restaurants, qui réalise 8 millions d'euros de chiffre d'affaires. Une opération qui prolonge un partenariat déjà existant avec le groupe Lavorel.

Paul-Maurice Morel, directeur général associé des Maisons Bocuse et co-fondateur de C-Gastronomie, rachète Les Bateaux Lyonnais. L'entreprise, qui exploite six bateaux de croisière-restaurants à Lyon, pèse 8 millions d'euros de chiffre d'affaires et compte 49 collaborateurs.

L'opération consolide un lien déjà établi entre les deux groupes : C-Gastronomie assurait déjà, à la demande du groupe Lavorel, les prestations traiteur lors d'événements organisés à bord des bateaux. Jean-Claude Lavorel se dit *"très heureux que Les Bateaux Lyonnais poursuivent leur histoire au sein de C-Gastronomie"*.

Pour Paul-Maurice Morel, cette reprise doit permettre de relier *« ses grands lieux, ses savoir-faire et ses expériences pour renforcer son attractivité face aux grandes destinations européennes »*. Il ajoute : *"Cette reprise nous permettra de proposer à nos clients une expérience locale plus complète, alliant gastronomie, patrimoine et art de vivre"*.

L'acquisition s'inscrit dans une stratégie de diversification du groupe Bocuse, qui compte déjà des traiteurs, des boutiques, des épiceries et un magazine, dans l'objectif d'assurer la pérennité de la marque centenaire.



Les jalousies, spécificités lyonnaises @Willima Pham

Lyon peut-il s'adapter au climat sans abîmer son patrimoine ?

• 9 septembre 2026 À 19:00 par Guillaume Lamy

La rénovation énergétique se heurte parfois aux règles de protection du patrimoine. Lyon y est particulièrement exposé : son site historique est inscrit à l'Unesco. Après un été caniculaire, certains élus reprochent déjà aux architectes des bâtiments de France d'en faire une "ville sous cloche".

Place Neuve, au cœur du Vieux-Lyon. Un immeuble médiéval remanié au XIXe siècle a conservé ses croisées à meneaux. Sur ses façades, la Ville de Lyon et l'Unité départementale de l'architecture et du patrimoine (Udap), où exercent les architectes des bâtiments de France, ont mis au point un enduit correcteur à la chaux enrichi de matériaux biosourcés. Objectif : traiter la thermique d'été autant que celle d'hiver. Le principe est simple : l'enduit relève la température de surface du mur, l'effet de paroi froide s'atténue, le confort ressenti s'améliore, été comme hiver, et la consommation baisse (même si le gain sur l'étiquette énergétique reste modeste).

Le même procédé a été mis en œuvre au 16, rue Saint-Jean, où une expérimentation, menée en 2010 avec un bailleur social, est actuellement évaluée, avec dix ans de recul. Et au 16, rue de la Barre (2e), une réhabilitation ambitieuse a intégré une isolation thermique par l'extérieur sur une façade de cour intérieure. En plein périmètre Unesco.

Rien de tout cela n'est né par hasard. La Ville a créé, au début du mandat, une aide "éco-patrimoine" destinée précisément à encourager, sur les immeubles anciens (construits avant 1948), les enduits correcteurs à la chaux, additionnés de liège ou de chanvre. Cette aide permet de soutenir les particuliers dans la rénovation énergétique de ce bâti qui représentait, en 2018 à Lyon, un quart du parc. Dans son plan de gestion du site Unesco, elle assume la méthode, en s'appuyant sur *"l'intelligence collective"* et un *"dialogue renforcé"* avec les architectes des bâtiments de France (ABF).

Trois chantiers quand le parc ancien lyonnais compte 79 000 logements. La démonstration technique est acquise : *"Des solutions performantes peuvent être mises en œuvre dans un contexte patrimonial dès lors qu'elles sont étudiées au cas par cas"*, explique la Ville à Lyon Capitale. Reste à passer à l'échelle.

Le problème, c'est le rythme

Car ces réponses souffrent d'un bémol, elles sont lentes. Une étude par immeuble, un diagnostic, un vote de copropriété, une aide à instruire. Des années parfois. L'été 2026 n'a pas eu cette patience. Tous les magasins étaient en rupture de stock de climatiseurs et un réassort n'était annoncé que pour septembre. Chez les poseurs d'appareils fixes, plus un seul créneau n'était libre avant fin août. Face à une solution qui demande des mois d'études, de nombreux Lyonnais ont choisi celle qui s'installe en un après-midi. La clim portative a triomphé. Quelques centaines d'euros contre plusieurs milliers pour un appareil fixe. Mais le prix n'explique pas tout. *"Dans le centre de Lyon, les bâtiments sont classés, donc c'est compliqué d'installer des appareils fixes car ils sont interdits par les ABF"*, affirmait cet été un installateur de pompes à chaleur. Le mot "interdit" est trompeur et la contrainte ne vient pas seulement de l'État. Le PLU-H (plan local d'urbanisme intégrant l'habitat) de la Métropole impose que les équipements techniques soient intégrés de façon discrète, voire invisible, depuis l'espace public. Un bloc accroché en façade est donc souvent refusé, en secteur protégé mais aussi dans le tissu ancien "ordinaire". En copropriété, s'ajoute un vote en assemblée générale dès que les travaux touchent l'aspect extérieur.

Emmanuelle Didier, architecte des bâtiments de France et cheffe de l'Udap du Rhône et de la Métropole de Lyon, rappelle d'ailleurs que la compétence d'urbanisme appartient à la Ville : les ABF ne rendent un avis qu'une fois la demande déposée. Elle assume la contrainte mais en conteste la lecture. *"Installer des blocs de climatisation sur l'ensemble des façades du Vieux-Lyon menacerait directement l'attractivité du centre-ville et la valeur du cadre architectural"*, avertit-elle. L'argument n'est pas seulement esthétique, c'est la cohérence d'ensemble du site qui a justifié son inscription au patrimoine mondial en 1998.



“Installer des blocs de climatisation sur l’ensemble des façades du Vieux-Lyon menacerait directement l’attractivité du centre-ville et la valeur du cadre architectural” avertit Emmanuelle Didier, architecte des bâtiments de France

“Force de blocage”

L’argument ne convainc pas tout le monde. Certains élus dénoncent une “force de blocage” et redoutent qu’à trop contraindre, Lyon ne devienne une “ville sous cloche”. Le grief a un support officiel. Dans un rapport de mai 2024, le comité d’évaluation et de contrôle de l’Assemblée nationale écrit que l’isolation thermique par l’extérieur, “la seule capable de traiter des immeubles entiers”, peut être prohibée par les ABF, “dont le pouvoir discrétionnaire devra être encadré”. Un pouvoir qui, ajoute le rapport, “confine parfois à l’arbitraire”. Les députés réclament une règle nationale écrite, valable partout, et veulent soustraire les façades sur cour à l’avis de l’ABF. C’est pourtant ce qu’a obtenu le chantier du 16, rue de la Barre : une isolation par l’extérieur, sur une façade de cour, en plein périmètre Unesco, et sans qu’on ait eu besoin de changer la loi.

La Ville de Lyon, de toute façon, n’en veut pas : “Des prescriptions nationales trop prescriptives risqueraient d’apporter des réponses standardisées inadaptées aux réalités locales.” Sur le terrain, elle est plus nette encore. Les avis de l’Udap “ne constituent généralement pas le principal obstacle à la réalisation des projets”. Le vrai verrou, c’est l’assemblée générale des copropriétaires. “De nombreux projets sont abandonnés avant même leur dépôt, faute de consensus”, reconnaît la Ville. Ils ne meurent pas d’un refus de l’ABF, ils meurent en copropriété. S’y ajoute un frein financier. Le diagnostic de performance énergétique attribue à chaque logement une note de A à G qui conditionne l’accès aux aides comme la possibilité de louer. Or, “ces outils ne tiennent pas compte des spécificités du bâti ancien et le pénalisent”, souligne la Métropole, un bâti largement fait de

pierre, de mâchefer et de pisé sur le territoire lyonnais. Ces immeubles peinent à accéder aux aides nationales comme locales.

Quant aux refus opposés par les ABF aux demandes de travaux, ils sont rares : environ 2 % d'avis défavorables, sans issue, au niveau national, un taux que l'Udap du Rhône dit inférieur chez elle.

Jalousies

Lyon a déjà une solution. Elle s'en est écartée. Levez la tête sur les quais du Rhône. Ces bandeaux de bois, de fonte ou encore de tôle festonnés ou ajourés qui coiffent les fenêtres s'appellent des lambrequins. Ils ne sont pas seulement décoratifs. De la fin du XIXe jusqu'aux années 30, ils protégeaient les jalousies, ces stores à la lyonnaise, à lamelles orientables, que la Ville avait préférées au volet battant. Le dispositif avait été généralisé au point de constituer, écrit le guide-conférencier lyonnais Nicolas-Bruno Jacquet dans son ouvrage *Façades lyonnaises, "un patrimoine exceptionnel"*. *"Seule Venise possède un art des baies aussi développé."* Aujourd'hui, les jalousies ont (presque) disparu. *"Les protections solaires existaient dans le temps. Elles ont disparu généralement après la Seconde Guerre mondiale, parce qu'on n'a plus voulu les entretenir"*, résumait cet été à nos confrères de France Info Fabien Sénéchal. Le président de l'Association nationale des ABF plaide de fait pour *"restituer au patrimoine ancien les armes dont il s'était doté dès l'origine"*. La jalousie lyonnaise filtre la lumière et ventile, contrairement à un volet roulant qui est soit ouvert soit fermé, *"c'est un bon correcteur thermique"*, souligne Emmanuelle Didier. Et de poursuivre : *"C'est une spécificité locale que l'ABF cherche à valoriser."*

Emmanuelle Didier est formelle : son service ne s'est jamais opposé à la pose d'occultations ou de volets. Ses réserves portent sur les modèles non conformes aux dispositions d'origine et sur *"le panachage de systèmes sur un même immeuble"*. Reste que certaines rues protégées offrent un spectacle bigarré, entre volets roulants et stores dépareillés. L'explication tient en une phrase : *"De nombreuses installations sont probablement réalisées sans autorisation"*, reconnaît-elle.

Plan de sauvegarde

Le reproche le plus solide n'est donc pas le blocage. C'est, une fois de plus, la lenteur. Le plan de sauvegarde et de mise en valeur du Vieux-Lyon date de 1985. Sa révision, en 1998, ne prend pas en compte les enjeux contemporains, reconnaît la Ville de Lyon, tels que la mobilité, la mixité sociale, l'adaptation au changement climatique, la santé publique, l'évolution des modes de vie ou encore la gestion de la ressource en eau. Tout le monde le juge obsolète. Une révision est en cours, avec une extension possible à la Presqu'île. Mais le calendrier donne le vertige : un périmètre défini d'ici la fin de l'année, un nouveau document pas avant fin 2027 et des outils réellement opérationnels entre 2028 et 2030. Quatre ans pour doter d'une règle adaptée un quartier qui étouffe déjà. Même attente du côté des diagnostics. Le "DPE patrimonial", qui permettrait d'évaluer un immeuble ancien avec ses spécificités, n'existe pas, *"ou à la marge"*, reconnaît Emmanuelle Didier. L'étude, menée par l'Udap et la Ville, livrera ses premiers cas de référence dans six mois. *"Comme en médecine, le traitement doit être adapté au diagnostic, et non l'inverse"*, plaide Emmanuelle Didier. L'argument se défend. Mais l'été caniculaire a vidé les stocks de climatiseurs avant que la règle ne soit prête. Et le prochain n'attendra pas 2030.



Avant le centre d'échange de Perrache il y avait le Cours de Verdun, aéré et arboré. Ici en 1961. Photo d'archives Le Progrès



16 mai 1973. Les fondations sont presque achevées. La construction du paquebot de béton va bientôt débuter à l'emplacement du Cours de Verdun. Photo d'archives Le Progrès

Nostalgie

Eté 1976 : Perrache ouvre ses portes

Il y a 50 ans, à l'été 1976, le centre d'échange de Perrache construit à l'emplacement du Cours de Verdun ouvrait ses portes après quatre années de travaux.



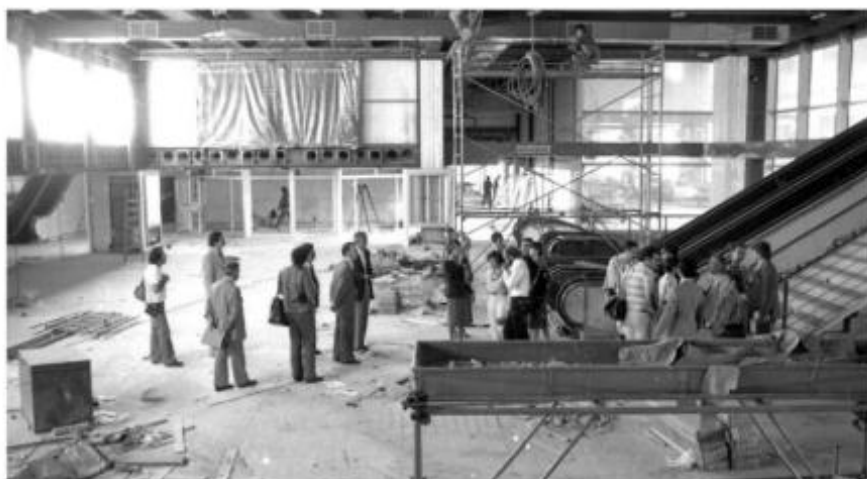
Les dimensions sont énormes : 250 mètres de longueur, 60 mètres de large et une hauteur maximale de 37 mètres. Photo d'archives Le Progrès



1971. Le tunnel sous Fourvière va bientôt ouvrir. Le Cours de Verdun va être métamorphosé. Photo d'archives Le Progrès



L'ouvrage est édifié au-dessus d'un nœud routier et de sept trémies routières. Photo d'archives Le Progrès



Les ultimes travaux intérieurs sont en cours le 10 juin 1976, quelques jours avant l'ouverture au public. Photo d'archives Le Progrès